

Or, de cet arbre, six racines ou plutôt six rejetons sont sortis, six êtres supérieurs, six Éons (pour adopter le vocabulaire gnostique), associés deux à deux, un principe masculin plus élevé et plus spirituel, avec un principe féminin inférieur et plus corporel. C'est d'abord l'Entendement (νοῦς) qui gouverne toutes choses et habite les sphères d'en haut, avec la Pensée (ἐπίνοια ou ἐννοία) qui habite une sphère moins haute et qui a engendré toutes choses. De ces deux premiers Éons sont sortis les quatre autres, la Parole avec le Nom (φωνή και ὄνομα), le Raisonnement avec la Passion (λόγισμος και ἐπιθυμία). Ces six Éons, réunis avec la Vertu suprême, forment le divin septenaire, la puissance universelle, le Plérôme, c'est-à-dire la plénitude (πλήρωμα) de l'intelligence et de la vie.

Telle est la théogonie simonienne. Mais il faut en venir à la cosmogonie et montrer comment de ce monde divin, de ce Plérôme infini et parfait, le monde terrestre, fini et imparfait, est sorti. Pour sauver les inconvénients de la déviation, Simon ne sait faire

quel que soit l'auteur de ce livre, avait lu les écrits de Simon (son Ἀποφασίς) et les cite. Voyez de plus Clém. d'Alexandr., *Stromates*, II, III, VII, 17. Irénée, I, 20. Tertullien, *Apolog.*, 13; de *Idol.*, I, 9; de *Præscrip.*, 46; de *Animâ*, 34. Théodoret, *Hæret. fab.*, I. Épiphane., *Hæret.*, 21. Eusèbe., *H. E.*, II, 13. Justin, *Apol.*, I, 26, 56; II, 15. Origène, *Contra Celsum*, I, 57; V, 62. Greg. Nazianz., *Orat.*, 23, 44. — Livres (cités par les Pères) de Simon ou de ses disciples : son Ἀποφασίς (*Philosophoum.*, VI, 18). *Prédication de saint Paul* (V. Cyprien, de *Baptismo*), contre la foi du Christ (Dionys. Areop., *Divina nomina*, 6). Ἀντιρόητικοί, *Evangelium apocryphum* (*Constit. apost.*, VI, 8, 16; — V. encore Hieronym. in *Matth.*, 24).

autre chose que la mettre une ou deux générations plus bas. Épinoia (la pensée), fécondée par le principe supérieur, a mis au jour les anges et les puissances. Ce sont ces anges qui, vivant dans une sphère inférieure et ne connaissant pas leur père, jaloux d'être eux-mêmes créateurs, ont donné l'être au monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de rébellion et de ténèbres, selon Simon comme selon les autres gnostiques. Il y a plus : ils ont craint qu'Épinoia leur mère, devenant de nouveau féconde, ne leur donnât des rivaux ; ils ont profité du moment où elle était descendue dans leur sphère ; ils l'ont saisie, ils l'ont accablée d'outrages, et, pour prévenir son retour vers leur père, ils l'ont enfermée dans ce monde créé par eux et ils l'ont enchaînée à un corps mortel. Associés ainsi à la vie inférieure du monde et de l'homme, elle suit le sort des âmes humaines, et, selon la doctrine pythagoricienne de la métempsycose, transmigre pendant des siècles d'un corps dans un autre, s'enfonçant de plus en plus dans la dégradation et la captivité. Par cette révolte de l'orgueil, par cette création fortuite du monde, par cette séparation entre le principe suprême et sa pensée éternelle, Simon explique l'origine du mal et la perturbation de l'ordre divin.

Ce qui serait curieux, mais ce qui nous mènerait trop loin, ce serait de montrer comment Simon, Samaritain et baptisé, ayant foi comme sa nation aux

livres de Moïse, quoiqu'il rejette comme elle les prophéties, prétend accommoder cette théogonie et cette cosmogonie si étranges avec les enseignements du Pentateuque. Ses six Éons se retrouvent, selon lui, dans la Genèse mosaïque, traduits sous forme corporelle. L'Entendement et la Pensée, c'est le ciel et la terre, principes mâle et femelle dont le second est fécondé par le premier ; la Parole et le Nom, c'est le soleil et la lune ; le Raisonnement et la Passion, c'est l'air et l'eau. Et, par-dessus tout cela, domine la puissance suprême, infinie, celui que Moïse appelle l'Esprit de Dieu porté sur les eaux. De cette façon, les trois couples d'Éons sont représentés chacun par deux des six jours de la création, le septième jour appartient au principe divin, et la semaine tout entière reproduit ainsi le divin septenaire ¹.

L'homme dans le Paradis est aux yeux de Simon une allégorie d'une autre nature, toute physiologique. C'est l'enfant dans le sein de sa mère, recevant par les artères la nourriture et la vie, ou par les sens le son et la lumière, comme le Paradis reçoit la fécondité des quatre fleuves qui l'arrosent. Les cinq livres de Moïse répondent aux cinq sens de l'homme ², etc. L'esprit rabbinique, avec ses commentaires subtils sur l'Écriture, se retrouve là, comme en ce siècle il se retrouve partout.

1. *Philosophoumènes*, VI, 13.

2. *Ibid.*, VI, 15.

Simon le Samaritain s'accommode ainsi avec le Pentateuque ; mais Simon le chrétien doit aussi s'accommoder avec l'Évangile. Après avoir expliqué la création, il faut expliquer la rédemption ; car, en ce siècle, la rédemption était si évidemment nécessaire, que ceux à qui elle avait été enseignée une fois ne pouvaient plus y renoncer. Nulle secte née du christianisme, si peu chrétienne qu'elle fût, n'a abandonné l'idée de la rédemption, ni le baptême, signe et moyen de la rédemption. Pendant des siècles selon Simon, les mauvais anges ont gouverné le monde, ils ont conduit le peuple juif lui-même, ils ont inspiré les prophètes ; mais enfin le Principe suprême a voulu mettre fin à ce désordre. Il ne s'est pas incarné (quelle union était possible entre Dieu radicalement bon et la chair radicalement mauvaise ?), mais il s'est manifesté successivement dans toutes les sphères, parce que toutes les sphères s'étaient corrompues ; il s'est transfiguré en ange parmi les anges, en homme parmi les hommes. C'est là « cette grande puissance de Dieu » qui, sous le nom de Jésus, s'est montrée en Judée, paraissant vivre, souffrir et mourir, ombre sous une pure apparence humaine. C'est elle qui, sous le nom de Simon, se montre maintenant à tous, Juifs, Samaritains, chrétiens, idolâtres. Mais ce qu'elle est venue faire par-dessus tout, c'est chercher, retrouver, relever, réhabiliter « sa brebis perdue », sa fille et son épouse, son Épinoia. De transmigration en transmigration, d'abais-

sement en abaissement, après avoir été la célèbre Hélène du siège de Troie, elle est devenue maintenant une autre Hélène, esclave de Tyr, qui se prostitue au profit de ses maîtres. C'est là que le Dieu manifesté, Simon, la trouve, la purifie, la relève. Replacée à son rang, elle le suit maintenant partout. Simon est le tout-puissant, le consolateur (*παρακλητός*), la parole de Dieu, la beauté de Dieu ; il est tout ce qui est en Dieu ¹. Hélène est la pensée de Dieu. On est sauvé par Simon et par Hélène. Pour conserver quelque trait de christianisme, le baptême se donne, mais au nom de Simon et d'Hélène ; pour satisfaire les imaginations païennes, Simon sera adoré sous la forme de Jupiter, Hélène sous la forme de Minerve. Ainsi dans cette honteuse parodie de la rédemption, tout se confond et tout se mêle.

Quelle doctrine morale pouvait sortir de là ? Presque toutes les sectes, qui ont posé en principe la réprobation absolue de la nature corporelle, ont eu la corruption pour châtiment de leur orgueil. Dieu a permis à la nature corporelle de se venger par les plus honteux excès. D'ailleurs si le monde a été jusqu'ici gouverné par de mauvais anges, il n'a pu recevoir que de mauvaises lois ; la morale qu'il admet est donc fautive ; il faut une morale tout opposée. Il y eut cependant, à ce qu'il paraît, des simoniens rigides. Un certain Dosithée, se disant fils de Dieu, maître de Simon

1. Hieronym., *in Matth.* — *Philosophoumènes*, VI, 18, 20.

selon quelques-uns, son successeur selon d'autres, interdisait, sinon le mariage, au moins les secondes noces. Dans l'école même de Simon, on parlait d'une vie spirituelle, d'un état supérieur et divin promis à ceux qui, par la rupture des liens de famille, se mettraient au dessus de la condition humaine ¹. La résurrection promise par le Christ, disaient-ils, n'était pas autre chose que cette régénération des âmes. Mais on sait quelles impuretés ce rigorisme mystique a souvent cachées. D'ailleurs, la seule opposition du judaïsme devait faire détester la morale des Livres saints. Le judaïsme avait attaché trop de prix aux œuvres morales comme aux œuvres rituelles, pour que les simoniens ne méprisassent pas les unes comme les autres. Le judaïsme avait trop sévèrement réprouvé les sciences occultes, pour que les simoniens, par contre-coup et à l'exemple de leur chef, ne les pratiquassent pas. Le judaïsme avait trop hautement proscrit les idoles, détesté les sacrifices païens, repoussé de sa table les viandes offertes aux dieux, pour que Simon, à son tour, ne fût pas indulgent pour l'idolâtrie et n'autorisât pas ses disciples à brûler l'encens, à manger la viande des idoles, afin de se dispenser du martyre ².

Il y a plus, et, comme firent plus tard la plupart

1. Sur Dosithée ou les Dosithées, voir : Orig., *in Cels.*, V, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 45. — Epiph., I, 12. — I Tim., IV, 1-3.
2. Orig., *in Cels.*, V, 11.

des sectes gnostiques, la religion de Simon eut une partie secrète, un sanctuaire plus caché, des mystères, des hiérophantes. Ce qui se passait là était pour les initiés un objet d'étonnement et d'effroi. Eusèbe ¹ dit qu'il est impossible d'en parler. Saint Épiphane (ces secrets-là finissent toujours par transpirer) en raconte d'abominables choses. Là le paganisme renaissait complètement, et l'idolâtrie se montrait sans mélange. On offrait à l'adoration des peuples les images de Simon-Jupiter et d'Hélène-Minerve, et si quelque prosélyte naïf les appelait encore Simon et Hélène, il était bafoué comme ignorant et repoussé comme profane ². C'était bien la peine d'avoir fait un si long détour, d'avoir passé par le judaïsme, par le samaritisme, par le christianisme, par l'hérésie, pour tomber plus bas que les idolâtres, pour adorer un Jupiter vivant et une Minerve vivante, l'un charlatan, l'autre prostituée.

Je me suis arrêté sur ces doctrines de Simon, parce qu'elles en enfantèrent bien d'autres depuis ; Simon fut en réalité le père de ce qu'on appela depuis le gnosticisme, et qui tint une si grande place dans l'histoire de l'Église et dans celle de l'esprit humain. Les hérésies judaïsantes, à cette première époque de l'Église, furent plus nombreuses ; les hérésies *pagani-*

1. *Hist.*, II, 13

2. Eusèbe, II, 13. — Irénée, I, 20. — Augustin, *Hæres.*, I. — *Philosoph.*, VI, 18.

santes furent plus fécondes. Les premières étaient l'écho d'un nationalisme étroit et d'un regret impuissant, elles durèrent peu ; les autres s'adressaient à de tristes, mais éternels instincts du cœur et de l'esprit de l'homme ; elles se perpétuèrent pendant des siècles. Simon ne fit que forger le premier anneau de la chaîne à laquelle bien d'autres vinrent attacher leur erreur ¹.

Quoi qu'il en soit, judaïsants ou paganisants, les docteurs hérétiques se montraient en grand nombre. Les apôtres nous peignent sans cesse ces hommes qui se lèvent dans les assemblées pour répondre, disent-ils, à l'inspiration de Dieu. Il ne manque pas à ces ouvriers de mensonge une piété au moins apparente ². Leur attitude est grave, leur bouche pleine de bénédictions : Satan ne sait-il pas se transformer en ange de lumière ³ ? Mais leur premier mouvement est l'orgueil, l'obéissance leur première faute. L'enseignement de l'Église ne leur suffit pas ; cette curiosité inquiète, qui « apprend toujours et ne parvient jamais » ⁴, prétend à une lumière plus haute, à un mysticisme plus savant,

1. Sur Simon le magicien, voir : saint Irénée, I, 19-20. — *Philosoph.*, IV, 51 ; VI, 7-20. — *In Cels.*, V, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 46, *de Anima*, 34. — Saint Épiph., *Hær.*, XXI, 1-4. — Théodoret, *Hær.*, I, 1. — Saint Augustin., *Hær.*, I. — Saint Grégoir. Nazianz., *Orat.*, XXIII, 44.

2. Pseudo-apostoli... operarii subdoli. I Cor., X, 11. — Magistri mendaces... sectæ perditionis. II Petr., II, 3. — Habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem abnegantes. II Tim., III, 5.

3. II Cor., X, 12-13.

4. II Tim., III, 7.

à une *gnose* supérieure, comme ils disent ¹. « Superbes, enflés, ignorants », ils méprisent l'autorité, et, au lieu de plaire à Dieu, « se plaisent à eux-mêmes » ².

La popularité ne tarde pas non plus à leur venir. Il y a dans les églises bien des néophytes, Juifs ou Gentils d'origine, qui regrettent les oignons d'Égypte et sont prêts « à retourner à leur vomissement ». Il y a bien des hommes « incapables de soutenir la bonne doctrine et qui cherchent, pour satisfaire l'insatiable démangeaison de leurs oreilles, des maîtres selon leurs désirs et des fables ³ » selon leurs rêves. Il y a en particulier bien des femmes, imaginations vagabondes, consciences entachées, qui demandent un pardon plus facile de leurs fautes, une satisfaction plus complète de leurs chimères. Dans ces conciliabules de l'hérésie, ce n'est plus la simplicité de la parole, la netteté de la pensée, l'humilité du cœur chrétien. Ce sont, comme chez les Simoniens, des expressions profanes et nouvelles ⁴, de vaines paroles, une mythologie orientale ou

1. Αντιθέσεις τῆς ψευδογνώσεως. I Tim., VI, 10.

2. Sunt multi inobedientes. Tit., I, 10. — Superbus est, nil sciens. I Tim., VI, 4. — Dominationem contemnunt. II Petr., II, 10. — Sibi placentes. *Ibid.*

Voix sur les hérétiques des temps futurs : I Tim., IV, 1 et suivants. — II Tim., III, 1 et suiv. ; IV, 3 et suiv. — II Petr., II, 11 et suiv. ; III, 3. — Jud., 17-18.

3. Sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus, a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. II Tim., IV, 3-4.

4. Profanas vocum novitates (καινοφωνίας). I Tim., VI, 20-21. — Profana et vaniloquia. II Tim., II, 16.

judaique ¹, des généalogies fantastiques telles que celles des Éons du gnosticisme ², des emprunts faits aux rêveries de toutes les nations, des doctrines bigarrées de rabbinisme, de pythagoréisme, de sabéisme, d'indianisme peut-être ³; et, ce qui est plus particulier aux Juifs, des querelles de mots, des subtilités sur le texte de la loi, des questions puérides, sottes, ignorantes, comme celles des rabbins ⁴; une science orgueilleuse et des contes de vieilles femmes; audace et folie, révolte et puérité, disputes sans fin où l'intelligence se noie, où la charité périt. C'est encore la corruption de la parole divine, l'abus de ses saintes obscurités; des écrits falsifiés, de fausses lettres de Paul, de faux Évangiles, de fausses révélations ⁵. C'est la calomnie appelée à l'aide de la fausse doctrine: ils peindront Paul comme un homme dominé par la chair ⁶; ils se

1. Neque intenderent fabulis (μύθοις). I Tim., I, 4. — Ad fabulas (μύθους) convertentur. II Tim., IV, 4. — Ineptæ et aniles fabulæ (Βεβήλους και γραώδεις μύτους). I Tim., IV, 7. — Ἰουδαίκοις μύθοις. Tit., I, 14.

2. Stultas quæstiones et genealogias et pugnas legis devita. Tit., III, 9.

3. Doctrinis variis et peregrinis (διδασκαίς ποικίλαις και ξέναις) nolite abduci. Heb., XIII, 9.

4. Languens circa quæstiones et pugnas verborum. I Tim., VI, 4. — Stultæ et sine disciplinâ (ἀπαίδευτοι) quæstiones. I Tim., II, 23. — Stultæ quæstiones. Tit., III, 9; I Tim., I, 4.

5. Adulterantes verbum Dei. II Cor., II, 17. — V. aussi saint Luc, Act., I, 1-4. — II Petr., III, 15-16. — II Thess., II, 2. — De là saint Paul prend l'usage d'apposer de sa main son nom et quelques mots au bas des lettres qu'il a dictées. *Ibid.*, III, 17.

6. Qui arbitrantur nos tanquam secundum carnem ambulare-mus. II Cor., X, 2.

railleront de son aspect et de sa parole ; audacieux en son absence, tremblants en face de lui, prêchant plus haut l'Évangile quand Paul est dans les fers pour que la rancune des païens retombe sur l'apôtre captif¹. « La parole de l'hérésiarque est comme un chancre brûlant » ; s'avançant toujours dans le mal, « il se trompe et trompe les autres »². Peu à peu le dernier lien se brise, la secte se forme, le blasphème est articulé et la rupture est complète.

L'hérésiarque conduira donc le troupeau qui s'est mis sous sa garde, brebis insoumises auxquelles leur nouveau pasteur « a promis la liberté, bien qu'il soit lui-même esclave de la corruption » ; car, sous ces apparences de science et de sainteté, un amour impatient de domination, la soif du gain, l'intempérance, l'impureté³, se révèlent en lui. L'agape chrétienne se change pour lui en un festin de débauches ; ses yeux sont pleins d'adultères ; sa table est souillée par l'impureté⁴. Introduit dans les demeures, il trouble les familles, il ruine les patrimoines⁵, il exige des tributs,

1. Phil., I, 15-18.

2. Mali homines et seductores proficent in pejus ; errantes, et in errore mittentes. II Tim., III, 13. — Subverterunt aliquorum fidem. *Ibid.*, II, 17, 18. — Sectas non metuunt introducere blasphemantes. II Petr., II, 10.

3. II Petr., II, 10-19. — Existimantes quæstum esse pietatem. I Tim., VI, 5. — Voir II Petr., II, 1-3.

4. In conviviis suis luxuriantes vobiscum... Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti. II Petr., II, 13, 14. — Jud., 12.

5. Universas domos subvertunt, turpis lucri gratiâ. Tit., I, II.

il s'irrite, il frappe au visage¹. Cette tyrannie de l'hérésie est de tous les temps. Luther maudit Zwingle et voue les anabaptistes à la mort ; Henri VIII fait brûler les luthériens ; Calvin dresse l'échafaud de Servet.

En somme, l'erreur naissait partout sous les pas de la vérité. Les apôtres n'écrivirent guère que pour la combattre. Ils eussent bien mieux aimé ne prêcher que de bouche : mais l'hérésie marchait derrière eux, comme derrière le semeur marche son ennemi pour jeter l'ivraie au milieu du bon grain. Il fallait que dans leurs courses apostoliques ils se retournassent pour la regarder et lui répondre par leurs écrits. En face des faux récits de la vie du Sauveur, il fallait que Matthieu, Marc, Luc, interrompissent le cours de leurs prédications et envoyassent aux fidèles la véritable Bonne-Nouvelle, écrite et affirmée de leur main.

Paul surtout se trouve en face d'un double ennemi. A Corinthe, il apprend que les prétentions des judaïsants troublent l'Église de Rome, il écrit son épître aux Romains (vers 57). Pendant qu'il prêche à Éphèse, il est informé que les convertis de la Galatie sont également poussés dans les voies du judaïsme : il leur envoie ses avertissements (vers 52). Dans cette épître et dans bien d'autres, les réminiscences du judaïsme sont sans cesse présentes à son esprit ; c'est toujours la liberté du chrétien qu'il oppose à la servitude du juif,

1. II Cor., XI, 20.

la foi qui justifie à la loi qui ne peut sauver, la circoncision du cœur à la circoncision de la chair, la vivifiante pratique des vertus à la pratique stérile des œuvres rituelles.

A d'autres époques, au contraire, tandis qu'il évangélise Rome ou la Grèce, il apprend que l'Orient se trouble derrière lui ; que les chrétiens de Colosses (vers 61), que ceux d'Éphèse (vers 62), que les Hébreux convertis en Palestine sont agités par les rêveries de Simon et par tout ce qu'on appellera plus tard le gnosticisme : il leur écrit à leur tour. Et ces quatre épîtres aux Colossiens (64), à Timothée, aux Hébreux, sans parler des autres, témoignent du nombre et de l'importance de ces docteurs de mensonge, par les allusions que saint Paul fait sans cesse à leurs doctrines, par l'emploi même qu'il fait de leur langue. C'est la véritable *gnose*, la science de Dieu, la science de Jésus crucifié, qu'il oppose à leur *gnose* mensongère¹ ; c'est le *plérôme* véritable, Jésus-Christ « en qui la plénitude de Dieu habite corporellement² », qu'il oppose au *plérôme* multiple et insensé de Simon. Les gnostiques rabaissent le Christ, le mettent à plusieurs degrés au dessous de la Divinité, le séparent d'elle par la théogonie de leurs Éons et par la prétendue

1. I Cor., II, 14; VIII, 1, 9. — Col., II, 2, 3. — I Tim., VI, 20, 21. — Théodoret et saint Jean Chrysostôme voient dans ce dernier passage une allusion aux gnostiques.

2. Πλήρωμα. Col., II, 9 ; et de même I, 19.

toute-puissance des anges sur le monde : saint Paul, au contraire, relève le Christ, le place au dessus des anges, des principautés et des puissances ; c'est par lui, le véritable premier-né (πρωτοτόκος), la splendeur de la gloire et le type de la Personne divine (καρρακτήρ τῆς ὑποστάσεως αὐτοῦ¹), c'est par lui que Dieu a fait les Éons (les siècles et les puissances de ce monde) (δι' οὗ καὶ ἐποίησεν τοὺς αἰῶνας²) ; c'est lui qui est « l'héritier de toutes choses, d'autant plus élevé au dessus des anges qu'il a un nom plus grand que leur³ », lui que les anges adorent et dont ils sont les envoyés et les ministres⁴. Saint Paul détruit ainsi cette « religion des anges⁵ » que les hérésiarques veulent substituer à la religion de Dieu. Pour bien comprendre saint Paul, il faut presque toujours le voir en présence d'un de ces hérésiarques qu'il combat souvent sans le nommer, auquel il répond par un mot et souvent par un mot qu'il lui emprunte. Tant il est vrai que le serpent relevait toujours la tête et forçait toujours à marcher dessus pour l'écraser !

On voit quel péril courait la foi naissante, et combien, dès la première génération, parmi les fidèles qui avaient afflué autour de l'Église, il en était que le mouvement du siècle, la faiblesse de leur foi, la cor-

1. Heb., I, 3.

2. *Ibid.*, I, 2.

3. *Ibid.*, I, 4.

4. *Ibid.*, 6, 7, 14.

5. Col. II, 18.